

# Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **14 (1964)**

Heft 5

PDF erstellt am: **11.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SCIENCES  
BIBLIQUES

*Vetus Latina*. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron.

A. 26. *Epistulae catholicae. Apocalypsis*. Dritte Lieferung : Epistula I Petri 5 : 13 - II Petri (185-236). Freiburg in Br., Herder, 1960.

24,1. *Epistula ad Ephesios*, herausgegeben von Hermann Josef Frede. Erste bis vierte Lieferung : Eph. 1 : 1 à 6 : 12 (40\* + 280 p.) *Ibid.*, 1962/64.

B. 1,1 *Verzeichnis der Sigel für Kirchenschriftsteller*, von Bonifatius Fischer, 2. Auflage. *Ibid.*, 1963, 527 p.

A. La *RThPh* a déjà rendu compte (voir année 1953, p. 205 et suiv. ; 1956, p. 310 ; 1958, p. 222) des débuts de l'entreprise du nouveau Sabatier — ses initiateurs estiment maintenant à un siècle la durée de sa réalisation — qui consiste à publier en un texte synoptique, en les classant avec références à l'appui, toutes les versions latines des livres bibliques antérieures à saint Jérôme ou s'écartant du texte de la *Vulgate*, jusqu'à l'an 800, une version dût-elle se réduire à la citation d'un seul verset chez un seul auteur de la fin de l'Antiquité ou du haut Moyen Age. La publication se poursuit lentement — comment en serait-il autrement face à la multitude des sources (auteurs et manuscrits) et à la complexité des problèmes qu'elles soulèvent — lentement, mais sûrement. — Après la *Genèse*, qui constituait en quelque sorte la pierre de touche de la méthode d'édition mise au point par les bénédictins de Beuron, ont paru l'*Épître* de Jacques et les deux *Épîtres* de Pierre, dont nous annonçons ici la troisième et dernière livraison. De l'*Épître aux Ephésiens* vient de sortir de presse la quatrième livraison (jusqu'à 6 : 12). La première contient (p. 9\* à 40\*) une importante étude de Dom Frede sur la tradition manuscrite fort complexe, on s'en doute, de cette épître. Pour le reste, la présentation du texte et des divers apparats n'a subi que des modifications insignifiantes par rapport à l'édition de la *Genèse*, preuve de la solidité des travaux d'approche conduits par Dom Fischer. — B. Le premier fascicule de la *Vetus Latina* (1949) renfermait entre autres une *Introduction*, ainsi que la liste et les sigles des manuscrits bibliques, d'une part, la liste et les sigles des écrivains ecclésiastiques et de leurs œuvres avec la mention des éditions utilisées, d'autre part. Des compléments ont paru dans diverses livraisons, mais la consultation en devenait malaisée à la longue. Soucieux de maintenir la *Vetus Latina* au niveau des recherches les plus récentes, Dom Fischer publie la première partie d'une nouvelle édition des sigles, consacrée aux écrivains ecclésiastiques, en tenant compte des éditions les plus récentes, aussitôt mises à profit. Cette publication ne paraît plus sous la forme d'une brochure in-quarto, mais d'un classeur in-octavo plus maniable, dans lequel pourront être insérés au fur et à mesure les feuillets de remplacement prévus par les éditeurs. Une utile concordance avec la *Clavis patrum Latinorum* (Steenbrugge 1961<sup>2</sup>) termine le recueil, ouvert par une *Introduction* sensiblement plus développée, plus explicite aussi, que celle de la première édition, et dont la lecture sera indispensable au chercheur désireux de s'initier rapidement à une consultation rationnelle du texte et des apparats de la *Vetus Latina*.

ANDRÉ LABHARDT.

MARTIN BUBER : *Moïse*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 266 p.

Martin Buber n'est pas seulement un philosophe juif de grande réputation, il est aussi un remarquable commentateur de l'Ancien Testament ; sa connaissance tant de la littérature scientifique occidentale que de la tradition haggadique de son peuple, en fait un guide sûr, même si nous n'acceptons pas toujours ses conclusions. Aussi faut-il se féliciter de ce que l'Alliance israélite universelle ait présenté au public de langue française l'étude que M. Buber consacra en 1944 à Moïse. (La traduction n'est pas parfois aussi limpide qu'on le souhaiterait.) — Dans son avant-propos et un premier chapitre intitulé « Légende et histoire », M. Buber expose son but : « Représenter Moïse comme une individualité concrète, indiquer ce qu'il a créé et ce qui est son œuvre dans l'histoire » (p. 1) et sa méthode : faire appel à la critique historique non pour éliminer, mais pour distinguer entre les diverses couches de la tradition et remonter le plus haut possible dans le temps tout en tenant compte de l'élément légendaire dans la mesure où celui-ci témoigne « de l'accueil de l'événement par l'esprit de ceux qui l'ont vu se produire » (p. 14). Ajoutons que M. Buber rejette la théorie des sources admises communément depuis J. Wellhausen et attache une grande importance non seulement au texte massorétique, mais aussi à ses particularités (répétition de mêmes sons, de mêmes mots, de mêmes phrases, etc.) (p. 3 s.). — Il n'est pas possible de résumer un commentaire ; disons seulement que le nom de Moïse, selon l'auteur, « doit le désigner comme celui qui a tiré des flots Israël » (p. 39) ; YHVH, le tétragramme sacré, dériverait de Ya-hu, c'est-à-dire « Oh Lui ! », cri élémentaire saluant l'épiphanie du dieu (p. 57) et la déclaration d'Ex. 3 : 14 affirme la présence du Dieu des pères auprès de Bné Israël (p. 60 s.). Moïse « a métamorphosé la Pâque telle qu'il l'a trouvée en y introduisant un nouveau sens et un nouveau symbole, comme l'a fait plus tard Jésus... » (p. 84). M. Buber écrit à propos d'Ex. 19 : « Le Dit de l'aigle (cf. Ex. 19 : 4) empêche qu'Israël ne se prévale avec arrogance de son élection, car l'annonce de l'élection est suivie de ce message : l'élection est une mission et rien d'autre et si cette mission n'est pas exécutée, elle n'existe pour ainsi dire que d'une manière négative » (p. 128) et concluons par cette remarque de l'auteur à propos de la légende postbiblique sur la mort de Moïse : « Le texte biblique est plus grand que toutes les élaborations auxquelles il a donné naissance » (p. 255).

ROBERT MARTIN-ACHARD.

R. DE VAUX, O. P. : *Les sacrifices de l'Ancien Testament*. Paris, Gabalda, 1964, III p.

On ne peut que féliciter la *Revue biblique* d'éditer une série de « cahiers » et de nous présenter comme premier fascicule une étude aussi remarquable que celle du R. P. de Vaux. Dans ses « Institutions de l'Ancien Testament », il nous avait déjà donné une étude fouillée du sujet. Il le reprend ici, mais en disposant différemment la matière : I. Le sacrifice pascal, II. Holocaustes et sacrifices de communion, III. Sacrifices humains en Israël, IV. Sacrifices expiatoires. On connaît le style souple, précis et alerte de l'auteur ; sa méthode est au même niveau : les textes sont serrés de près et utilisés exhaustivement ; les points controversés sont examinés rigoureusement. Cette monographie reprend l'histoire des sacrifices israélites et étudie les rapprochements à faire avec les rites des peuples voisins d'Israël ; mais il souligne l'originalité religieuse et morale des

sacrifices de l'Ancien Testament. — Au sujet de la Pâque, l'auteur est plus affirmatif que dans « Institutions de l'Ancien Testament » sur la parenté de cette fête et des sacrifices arabes anciens. — Il est important de noter encore que le P. de Vaux rejette l'idée que l'holocauste soit efficace du fait d'une substitution ; l'efficacité du sacrifice proviendrait du contact du sang de la victime avec l'autel. — Une grande place a été réservée à l'étude des sacrifices humains et en particulier au sacrifice « molk » (l'origine du mot est *hlk* et non *mlk*) au sujet duquel l'auteur se montre plus nuancé qu'Eissfeldt. Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce livre excellent dont la bibliographie abondante relève encore l'utilité

PHILIPPE REYMOND.

ALPHONSE MAILLOT et ANDRÉ LELIÈVRE : *Les Psaumes*. Commentaire.

Première partie : Psaumes 1-50. Genève, Labor et Fides, 1961, 309 p.

Anciens élèves du célèbre Ed. Dhorme, les auteurs ont voulu mettre ici en pratique la méthode exégétique qu'ils avaient apprise de leur maître. Ce qui ne les a pas empêchés de consulter tous les grands commentateurs et les grands traducteurs, quelles que soient les tendances de ceux-ci. Le but de l'ouvrage est double, scientifique et pastoral ; on le voit dans la manière même dont le texte biblique est présenté : chaque psaume est d'abord pourvu de notes critiques « savantes », puis vient le commentaire proprement dit. — Si l'Introduction nous semble décidément sommaire (en fait on nous renvoie simplement à Gunkel, Tournay et Pidoux), elle est cependant bien intéressante en ce qu'elle situe clairement l'intention et la méthode des auteurs qui ont su flairer un certain nombre de pièges : psychologisme, christologie, ou science faussement pédante. — Quant au commentaire lui-même, par son originalité et sa liberté, par la fusion heureuse des éléments scientifiques et théologiques, il nous semble digne des meilleurs lecteurs : cela veut dire beaucoup.

PHILIPPE REYMOND.

SIGMUND MOWINCKEL : *The Psalms in Israel's Worship*. Oxford, B. Blackwell, 1962, 303 p., 2 vol.

Même lorsqu'on n'est pas d'accord ou qu'on hésite devant telle hypothèse ou conclusion de Mowinckel, on ne peut s'empêcher d'admirer et d'être séduit. Sa pensée claire, sa connaissance du sujet, sa culture immense et le niveau auquel il hausse la discussion font vraiment de lui un maître. Célèbre déjà depuis la parution de ses *Psalmestudien* (1921-1924), il n'a cessé de poursuivre ses études sur les Psaumes, et en 1951 paraissait à Oslo le volumineux *Offersang og Sangoffer* (G. Pidoux en avait fait à l'époque une communication à la Société vaudoise de théologie). Ce précieux ouvrage nous est maintenant accessible en anglais dans une édition remaniée et mise au point par l'auteur lui-même. Sans doute, on retrouve là la matière des *Psalmestudien*, mais elle est retravaillée et considérablement enrichie ; et Mowinckel ne craint pas de se distancer de certaines de ses affirmations anciennes ou bien il les précise et les nuance. Il tient compte en particulier de l'énorme littérature parue sur le sujet depuis 1924, comme aussi il utilise abondamment les découvertes d'Ugarit et de Qumran. — Il n'est pas possible d'énumérer ici les titres des vingt-trois chapitres de l'œuvre. Mais on peut mentionner, le lecteur s'y attend, qu'une grande place est donnée à la situation cultuelle des Psaumes, au « Je » collectif (« Je » royal), à la fête d'intronisation et ses relations avec la culture orientale et cananéenne,

à la date de certains Psaumes, encore que là Mowinckel fasse preuve de beaucoup de nuances. Ces thèses, chères à l'auteur, il les défend avec tant de science qu'on regrette presque d'élever des objections et de mettre en marge des points d'interrogation. Cependant, même si l'on n'accepte pas nombre des positions de Mowinckel (on pense en particulier aux disciples de Gunkel), son œuvre reste un monument, une somme d'une valeur considérable dont chaque bibliste aura joie et profit à prendre connaissance.

PHILIPPE REYMOND.

PAUL AUBIN, S.J. : *Le problème de la « conversion »*. Etude sur un terme commun à l'hellénisme et au christianisme des trois premiers siècles. Paris, Beauchesne, 1963, 236 p. Théologie historique, 1.

Cette enquête lexicographique et sémantique est plus rigoureuse et limitée que l'esquisse plus historique de G. Bardy (*La conversion au christianisme durant les premiers siècles*, Paris, 1942). Le P. Aubin a relevé plus de mille cinq cents emplois des mots de la famille d'« epistrephein » chez les philosophes, dans la LXX, le Nouveau Testament et chez les Pères des trois premiers siècles. Ce relevé est indiqué à la fin du volume. L'analyse de ce concept est d'autant plus délicate qu'il peut revêtir des significations profanes, philosophiques et religieuses variables selon le contexte culturel. Ainsi, chez les Grecs (Platon, Epictète, Plotin), il signifie le parfait mouvement qu'est la rotation, il désigne le mouvement de l'intelligence vers l'unité, la totalité, ou la démarche vers l'intériorité personnelle, ou la quête de la contemplation. Dans la Bible, il signifie le retour historique de l'ancien et du nouveau peuple de Dieu à son Roi ; il est inséparable de la « metanoia » éthique et eschatologique. Chez les Pères qui affrontent la mentalité grecque, l'historicité de la conversion prévaut sur son intériorité : pour Polycarpe, on se convertit à l'Eglise, en prêtant attention non à soi-même, mais à la tradition ; pour Justin, le Christ est l'auteur de la conversion ; pour Irénée, on se convertit à l'Eglise, dépositaire de la Vérité et non à soi-même ou au démiurge comme le pense la gnose pour qui Dieu étant incompréhensible ne saurait être ni le sujet, ni l'objet de la conversion. Car comme le montrent Clément et Origène, la conversion chrétienne est la réponse de la foi à la sollicitude divine manifestée dans la Parole : se convertir signifie pour eux connaître la Bible, l'interpréter spirituellement, la vivre continuellement afin de parvenir à l'union avec le Christ. La Parole, pour Origène, est la puissance convertisseuse par excellence ; on comprend son ardeur à la commenter. Elle est le lieu où la double liberté de Dieu et de l'homme, l'une conditionnante, l'autre conditionnée, se rencontrent. Tout cela semble éloigné du plotinisme et de son idéal de retour à soi et vers l'intelligible par rupture d'avec les données sensibles pour viser l'Un ; car l'Un ne saurait, dans son indicibilité, se tourner vers l'inférieur comme le Dieu biblique ; il s'en désintéresse, tandis que Javeh travaille à son salut, il restaure l'harmonie du cosmos là où le Christ rassemble l'Eglise ; il conserve l'idéal du mouvement cyclique alors que Dieu instaure une histoire. Le P. Aubin avance ses conclusions avec grande prudence ; nous l'en félicitons. Sa contribution ne clôt pas un débat ; elle éclaire sous un jour nouveau les échanges entre la mentalité biblique et l'hellénisme sur un point dont l'importance apparaît comme capitale. Son ouvrage augure bien de cette nouvelle collection qui fait suite à la « Bibliothèque de théologie historique » et aux « Etudes de théologie historique » de la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris.

GABRIEL WIDMER.

ALFRED WIFSTRAND : *L'Eglise ancienne et la culture grecque*. Traduit du suédois par L. M. Dewailly, O.P. Paris, Editions du Cerf, 1962, 168 p. Collection « Epiphanie ».

Ces cinq conférences, données en 1953 par un professeur de Lund (l'annotation est mise à jour), sont à la fois passionnantes et rapides. Elles scintillent de remarques et d'études sur les relations réciproques de l'Eglise et de la culture grecque jusqu'au V<sup>e</sup> siècle. Souvent, l'auteur montre qu'il n'y a pas d'influence, ou fort peu : par exemple pour la diatribe dans le Nouveau Testament, l'atticisme de Luc ou la rhétorique chez les Apologistes. Il répète aussi que cette influence a parfois passé par le judaïsme hellénique. Il ne s'agit guère ici de la théologie ou des grandes données de civilisation, mais de ces domaines techniques de la « culture » où il y a aussi eu rencontre : la rhétorique, la science, les « exempla ». L'auteur voit l'influence de la culture grecque en ces domaines surtout chez Justin, Tatien, les Gnostiques (il marque leur importance), Clément, les Cappadociens et Chrysostome. Pour la science, il montre les diverses attitudes de l'Eglise (sauf pour l'astrologie) et le développement de la critique et de l'interprétation des textes bibliques, de l'histoire et de la chronologie ecclésiastiques. Alors que la première conférence situait le problème et ses fluctuations, la dernière cherche les influences chrétiennes sur la culture grecque : l'auteur n'en voit que quelques faibles traces chez certains néo-platoniciens. — Par le caractère même de l'ouvrage, certains jugements sont parfois rapides, voire superficiels et, dans certains chapitres, la ligne trop sinueuse pour que le tableau soit vraiment éclairant. Mais la science de l'auteur et l'équilibre de son jugement en font un riche petit livre sur un vieux sujet, mais qui reste ouvert à cause de son ampleur et souvent de la subjectivité de ceux qui le traitent.

JEAN SAUTER.

RICHARD VÖLKL ; *Frühchristliche Zeugnisse zu Wesen und Gestalt der christlichen Liebe*. Freiburg in Br., Lambertus, 1963, 112 p.

En Allemagne, une nouvelle série de travaux catholiques est en cours de parution : « Sources pour l'intelligence de l'amour chrétien, l'histoire de la charité et des problèmes sociaux », éditée par R. Völkl. Cette série se veut une contribution à la clarification de l'idée même de l'amour chrétien et de la charité, idée qui se trouve au centre de la foi chrétienne tout au long de son histoire. — Nous avons maintenant le second volume de cette série sous les yeux (le premier sera consacré aux textes du Nouveau Testament ; un troisième contiendra les déclarations de l'Eglise contemporaine sur la charité). L'auteur y a groupé les sources tirées des Pères apostoliques, de la Didachè, de l'Epître de Barnabé, de II Clément, de Hermas et des apologètes qui parlent de l'amour chrétien et de la charité. Par manque de place, Völkl n'a pas pu donner les textes en entier, mais il se contente de donner quelques passages caractéristiques, les reliant entre eux par des notes explicatives. Bien qu'il soit par conséquent assez concentré, le livre se lit bien et transmet un peu le souffle de l'amour et de la charité qui a inspiré ces auteurs chrétiens des premiers siècles. Deux annexes (« caritas » dans les traductions latines anciennes ; début de l'entraide organisée), une bibliographie et un index systématique terminent le livre.

WILLY RORDORF.

ANDRÉ-JEAN FESTUGIÈRE O. P. : *Ursprünge christlicher Frömmigkeit. Bildung oder Heiligkeit im Mönchtum des altchristlichen Orients.* Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1963, vi + 152 p.

Le passionnant essai du P. Festugière (*Les moines d'Orient I*, Paris 1961) a les honneurs d'une édition allemande de belle venue : bonne traduction d'Eva Feuchtinger, belle impression, format plus maniable. Le titre aussi est nouveau et souligne l'influence profonde du monachisme, oriental en particulier, sur la piété chrétienne et son développement. — Cette « introduction » pose bien certains problèmes essentiels, mais avec une partialité évidente que nous avons signalée en son temps (« Monachisme et culture », *RThPh* 1961, p. 349-352). Mais si l'histoire n'y trouve pas toujours son compte, la réflexion est enrichie et excitée par cette défense et illustration de la culture dans la piété chrétienne. — Il devient urgent de songer à une solide histoire de la spiritualité monastique des premiers siècles, une refonte du Heussi (*Der Ursprung des Mönchtums*, 1936) Il y a là une lacune, que le présent livre fait encore plus ressentir.

JEAN SAUTER.

WILLY RORDORF : *Der Sonntag. Geschichte des Ruhe- und Gottesdiensttages im ältesten Christentum.* Zurich, Zwingli Verlag, 1962, 326 p.

Cette étude, très poussée, est une thèse de doctorat soutenue en 1962 à la Faculté de Bâle. Suggérée par le professeur Cullmann, elle a bénéficié de ses conseils sagaces. — Fait frappant, au cours des cent dernières années, on ne peut guère signaler que trois monographies vraiment dignes d'intérêt concernant l'histoire du dimanche dans le christianisme primitif : celles de Zahn (1878), de Dumaine (1921) et de Cotton (1933). En revanche, dès 1956, plusieurs exposés sur ce sujet se sont succédé à de brefs intervalles. Preuves que les trois grandes confessions chrétiennes comprennent à nouveau l'importance de la « question du dimanche ». Durant des siècles, à part les tentatives passagères de la Révolution française et de la Révolution russe, le rythme de la semaine de sept jours n'a pas été contesté : six journées de travail, une journée consacrée au repos et au culte, cette ordonnance correspondait aux besoins mêmes de l'homme. Mais, depuis que l'économie humaine est dominée par l'industrie et la technique, les habitudes les plus anciennes sont mises en question. Au lieu de tout fonder sur les jours et les semaines, ne serait-il pas plus rationnel de compter le nombre des heures de travail ? Christianisme, judaïsme, islam sont directement concernés par ce problème. Il est donc grand temps pour l'Eglise du Christ d'examiner attentivement sur quelles bases repose son dimanche, et quelle est sa relation exacte avec le sabbat juif. Car enfin, les adventistes du septième jour ont de nombreux prédécesseurs dans l'histoire de l'Eglise. — Convaincu de l'utilité d'une recherche historique attentive (portant sur l'époque d'avant Constantin) pour éclairer les problèmes d'aujourd'hui, M. Rordorf a composé un ouvrage solide, très riche, et qui vaut d'être médité.

EDMOND GRIN.

L. LEGRAND : *La virginité dans la Bible.* Paris, Editions du Cerf, 1964, 160 p. *Lectio divina*, 39.

Etude claire et nuancée d'une notion bien hypothéquée, mais qui occupe une place importante dans le Nouveau Testament. Le but de l'auteur est de mettre en évidence son fondement biblique et de rappeler le caractère éminemment

HISTOIRE  
DE L'EGLISE  
ET DE LA  
PENSÉE  
CHRÉTIENNES

théologal et charismatique de la virginité (autre mot pour signifier également le célibat, la continence ou la chasteté). — La virginité n'est pas nécessairement une attitude chrétienne ni d'abord l'expression du contrôle de l'âme sur le corps (vestales romaines et grecques, stoïcisme). Elle n'est pas non plus négation de la chair, mais sa consécration (103). Elle est plénitude d'agapè, pauvreté et confiance devant Dieu, attitude plutôt que technique spirituelle. Elle n'a aucune valeur en elle-même, mais ne vaut que par ce que l'Esprit en fait. La vierge Marie en offre une parfaite synthèse. Mariage et virginité ont une parenté profonde parce que tous deux se réfèrent au mystère du Christ. Pour arriver à ces conclusions, l'auteur part de l'aspect négatif du célibat dans l'Ancien Testament pour dégager ensuite son caractère prophétique dans le Nouveau Testament ainsi que son rapport avec la croix du Christ. Au plan anthropologique, la virginité souligne la spécificité du comportement chrétien : détachement et liberté. — Les nombreuses analyses exégétiques s'appuient sur les meilleurs spécialistes catholiques et protestants.

ROBERT GRIMM.

HENRI CROUZEL, S.J. : *Virginité et mariage selon Origène*. Paris-Bruges, Desclée De Brouwer, 1963, 217 p.

Cette suite des beaux travaux du P. Crouzel consacrés à une réinterprétation globale de toute l'œuvre d'Origène déborde les indications de son titre. En effet, les réflexions d'Origène sur le mariage et le célibat se fondent sur la relation centrale qui unit le Christ à son Eglise. L'Epoux vient du ciel pour s'unir à son Epouse, dont il était séparé depuis la chute ; son âme humaine éternelle cherche à contenir toutes les âmes afin de les sauver. La virginité et la chasteté, qui sont la circoncision du cœur, permettent cette union anticipatrice du Royaume. Le mariage apparaît comme une concession faite à la chair. Célibat et mariage reposent sur l'œuvre rédemptrice du Christ et sur la grâce du Saint-Esprit ; ils concernent l'homme dans sa totalité (corps, âme, esprit), dans son existence devant son prochain et devant Dieu. Origène suit fidèlement Paul (II Cor. 11 : 2, Eph. 5 : 22-23, I Cor. 6 : 16), tout en accentuant une certaine misogynie, la nécessité de la mortification, le caractère méritoire de la chasteté. Il ne parle pas encore du vœu de chasteté ; il n'y a pas, selon lui, comme le soutenaient à tort Dollinger et Harnack, de péchés irrémissibles, même de la chair. Célibat et mariage pour être valables doivent viser au service de Dieu : « Son enseignement, conclut le P. Crouzel, est surtout d'ordre spirituel, ascétique et moral. Sur la chasteté, il a peut-être dit tout l'essentiel et sa doctrine reste aujourd'hui valable. La virginité a pour but l'union de l'âme au Seigneur : par elle se réalisent les noces du Christ et de l'Eglise. Elle est inspirée par l'amour spirituel qui désire s'unir à Dieu et lui sacrifie tout » (p. 198).

GABRIEL WIDMER.

(GERONTIUS) : *Vie de Sainte Mélanie*. Texte grec, traduction et notes du D<sup>r</sup> Denys Gorce. Paris, Editions du Cerf, 1962, 308 p. Sources chrétiennes, 90.

Depuis la monumentale édition Rampolla (1905), la grande ascète romaine morte à Jérusalem, Mélanie la Jeune (en 439), n'avait plus fait l'objet vraiment d'une étude nouvelle. Le D<sup>r</sup> Gorce nous donne donc une édition fort pratique de la vie grecque, enrichie d'un commentaire abondant. — Le texte est prati-



quement celui de Rampolla : on attend toujours une nouvelle édition critique du texte latin et du texte grec métaphrastique. La traduction, bonne, est largement annotée, surtout sur les questions spirituelles, monastiques, liturgiques et historiques. Elle est complétée par une carte du voyage à Constantinople et six index. — L'introduction est complète (116 pages), mais fort sinieuse : elle rassemble les diverses sources sur Mélanie la Jeune, décrit longuement sa vie, examine les Vies et les problèmes que pose la diversité de ces textes, présente l'auteur, Gérontius et conclut par un examen des données religieuses, historiques et surtout liturgiques (p. 78-109) de la Vie grecque. Sept notes complémentaires et une bibliographie complètent cette introduction riche et solide. Elle est peut-être trop une compilation érudite, et sa clarté laisse à désirer : on pouvait attendre mieux cinquante ans après Rampolla ! L'ouvrage aurait gagné à une introduction plus ramassée et à une annotation mieux centrée (qui aurait pu être remplacée par un commentaire suivi). Mais cela n'enlève rien à la valeur et à l'utilité de cette édition.

JEAN SAUTER.

*L'homme et son destin d'après les penseurs du Moyen âge*, Louvain-Bruxelles, 28 août-4 septembre 1958. Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1960, 845 p.

Ce volume donne les textes des communications présentées au premier Congrès de philosophie médiévale à Louvain et Bruxelles, du 28 août au 4 septembre 1958. Après les exposés des séances plénières, confiés à MM. Chenu, Wilpert, Bourke et de Gandillac, on trouve cinq sections qui concernent respectivement des questions d'ordre général, la philosophie arabe et le haut Moyen Age, les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, saint Thomas d'Aquin, puis la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et le siècle suivant. Le volume s'achève par des considérations touchant l'organisation des études médiévales aujourd'hui. Quoique les quelque soixante-dix communications réunies ici soient coiffées d'un titre général, elles traitent de sujets très divers. L'ouvrage demeure composite — c'est la loi du genre — mais cette variété est une richesse et a le mérite de donner une bonne idée de l'extension prise de nos jours par les études médiévales. Les articles techniques abondent, consacrés par exemple à l'histoire de la relation transcendantale ou au problème de la pluralité des formes au XIII<sup>e</sup> siècle. Mais on rencontre aussi maintes communications accessibles au lecteur moins spécialisé ; il s'en dégage une vue générale sur la conception médiévale de l'homme. On sera surpris de constater plus d'une fois le caractère moderne du Moyen Age. Dès les premières pages de l'ouvrage, le P. Chenu souligne l'historicité de l'homme médiéval et l'importance qu'il accordait à la matière, et il observe que saint Augustin a dégagé principalement la temporalité humaine et saint Thomas la vérité et la valeur de la corporéité. D'autres travaux révèlent des perspectives nouvelles ; ainsi la communication de M. de Gandillac, intitulée : Valeurs morales et sociales. L'auteur note l'importance du passage de l'économie fermée des domaines carolingiens, excluant toute recherche de profits et d'investissements, à une économie d'échanges et de marché, qui se répand dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. On constate enfin avec plaisir que malgré l'effort nécessaire des chercheurs pour étendre hors des chemins battus le champ de leur investigation, les grands auteurs restent l'objet de leurs études et qu'on peut puiser dans ce recueil d'utiles compléments à notre connaissance d'Avicenne, d'Averroès, de Scot Erigène, de saint Anselme, de saint Bonaventure ou de saint Thomas.

FERNAND BRUNNER.

J. A. ROBSON : *Wyclif and the Oxford schools. The relation of the « Summa de ente » to scholastic debates at Oxford in the later fourteenth century.* Cambridge, University Press, 1961, 268 p.

L'auteur se livre *sine ira et studio* à un travail d'érudition. Il cherche à dégager les grandes lignes de la métaphysique et de la théologie de Wyclif en utilisant la *Summa de ente* et en comparant ce texte avec les écrits des maîtres de l'Université d'Oxford au temps des débuts de Wyclif. Le présent ouvrage est donc consacré à la première philosophie de Wyclif et il doit permettre de distinguer mieux l'originalité de ce penseur. Il comprend deux parties. La première est consacrée aux précurseurs de Wyclif. L'auteur y étudie avec précision le milieu intellectuel de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle à Oxford, la lutte contre l'ockhamisme et aussi l'influence de celui-ci. Il relève la confusion qui régnait en ce temps dans le domaine de la théologie comme de la métaphysique. Un chapitre est consacré à l'ockhamiste Thomas Buckingham et un autre à Richard Fitz-Ralph, représentant de l'éclectisme. Dans la seconde partie, l'auteur s'attache à décrire le réalisme de Wyclif dans la *Summa de ente* et le rapport entre cette philosophie de Wyclif et sa théologie. Il montre très bien comment la doctrine des Idées divines va de pair avec un prédestinatianisme rigide. Bradwardine fonde sa doctrine sur la considération de la volonté divine, Wyclif sur celle de l'intelligence de Dieu. Pas plus cependant que Bradwardine dans la *Causa Dei*, Wyclif dans la *Summa de ente* ne soutient que Dieu cause le mal directement et que nous sommes nécessités à pécher. Dieu, selon Wyclif, collabore à la substance de l'acte et non à son essence pécheresse. Au temps de la *Summa*, Wyclif est donc orthodoxe.

FERNAND BRUNNER.

GEORG MERZ : *Um Glauben und Leben nach Luthers Lehre.* Ausgewählte Aufsätze. München, Kaiser Verlag, 1961, 306 p.

Dans les milieux théologiques de chez nous, Georg Merz est connu surtout comme l'éditeur-rédacteur de la revue « Zwischen den Zeiten » — l'organe des *dialecticiens* de la première heure — dès sa fondation en 1922 jusqu'à sa disparition en 1933. En Allemagne, on se souvient avec gratitude de sa collaboration active à un grand nombre de groupes ecclésiastiques, particulièrement au sein de l'Eglise confessante à partir de 1933. On n'oublie pas qu'il fut le fondateur, et le premier recteur de l'« Augustana Hochschule » à Neuendettelsau. C'est dans cette charge qu'il est mort en novembre 1959. — Si une grande partie de ses travaux sont d'ordre littéraire, c'est pourtant dans ses études sur la théologie de Luther, et sur l'histoire de l'Eglise au XIX<sup>e</sup> siècle qu'il a exposé ce qui le passionna jusqu'à ses derniers jours. Qu'il abordât des questions de théologie pratique, des problèmes concernant l'histoire de la Réforme ou des thèmes ecclésiastiques contemporains, toujours il était préoccupé par l'ardent désir de mettre en lumière et de respecter la « tension » entre la foi et la connaissance, entre l'Eglise et le monde, entre l'Évangile et la culture. Karl Barth l'avait rendu attentif à la nécessité de méditer toujours à nouveau sur la vie concrète du chrétien dans ce monde. Une étude très poussée de Luther lui procura sur ce sujet des clartés sans cesse renouvelées. Et c'est d'après l'Évangile tel que le réformateur l'avait compris, qu'il mesura et pesa les tenants du néo-luthéranisme du siècle dernier. — Le titre de l'ouvrage en a guidé la composition. Dans la première partie, on trouve des exposés comme « Zur Frage nach dem rechten Lutherverständnis », « Der vorreformatorische Luther » ou « Gesetz Gottes und

Volksnomos bei Luther ». Dans la seconde des études sur la pensée religieuse de tels néo-luthériens : F. von Roth, Adolf Harless, Theodosius Harnack, Vilmar, etc. — Une bibliographie (qui compte plus de 220 publications) montre l'ampleur de l'œuvre théologique de Georg Merz.

EDMOND GRIN.

GERHARD HEINTZE : *Luthers Predigt von Gesetz und Evangelium*. München, Chr. Kaiser Verlag, 1958, 292 p. Forschungen zur Geschichte und Lehre des Protestantismus ; 10. Reihe, Band XI.

Le dialogue entre réformés et luthériens est actuellement dominé par une divergence d'opinion sur la relation entre la Loi et l'Évangile. L'ouvrage de Heintze s'insère dans cette discussion et apporte une contribution essentielle. Heintze ne se contente pas d'exposer la position doctrinale de Luther, mais il cherche à établir la relation entre la Loi et l'Évangile à l'intérieur de la prédication du réformateur. L'auteur examine notamment ses prédications sur le décalogue, les béatitudes et la passion du Christ, et constate que Luther respecte pleinement le texte biblique sans lui imposer un schéma qui lui serait étranger. La séparation doctrinale que le réformateur établit entre la Loi et l'Évangile ne l'empêche pas de les prêcher simultanément, en mettant clairement l'accent sur l'Évangile. La relation dialectique entre la Loi et l'Évangile vient de l'action dialectique de Dieu et ne saurait devenir une méthode maniable par le prédicateur. La maxime de Luther : « Nihil nisi Christus praedicandus » le préserve de juxtaposer simplement ou de séparer rigoureusement la Loi de l'Évangile. Il s'agit plutôt d'une relation de correspondance entre les deux éléments de la prédication, ayant leur centre commun en Christ.

HARTMUT LUCKE.

EBERHARD WÖLFEL : *Luther und die Skepsis*. Eine Studie zur Kohelet-Exegese Luthers. München, Chr. Kaiser Verlag, 1958, 288 p. Forschungen zur Geschichte und Lehre des Protestantismus ; 10. Reihe, Band XII.

Cette étude ne se limite pas à une interprétation du cours donné par Luther en 1526 sur Qohélet, mais elle consacre une partie substantielle à Qohélet lui-même (p. 15-88). Wölfel montre une connaissance parfaite de l'exégèse contemporaine du livre (Qohélet). Son exposé du scepticisme et de l'opportunisme matérialiste de l'Ecclésiaste est convaincant. Avec le même soin, l'auteur analyse l'exégèse de Luther qui est à la fois réponse et dépassement du pessimisme de Qohélet. Réponse, parce que la relecture chrétienne du livre ne minimise point la vanité de l'existence humaine, et dépassement, parce que Luther sait que cette vanité règne au fond du cœur de chaque homme en dehors du règne du Christ. La fausse conception que Luther se fait du roi Salomon, qui y parlerait en politicien et économiste, n'enlève rien à l'actualité de son interprétation.

HARTMUT LUCKE.

MARTIN LUTHER : *Von Advent bis Epiphaniastage*. Evangelienpredigten der Kirchenpostille. München, Chr. Kaiser Verlag, 1960, 400 p. Ergänzungsreihe, 4. Band.

L'édition munichoise des œuvres de Luther en allemand a publié son quatrième volume supplémentaire. Celui-ci groupe les prédications de la postille ecclésiastique sur les textes des évangiles pour le temps de l'Avent jusqu'à

l'Épiphanie (Mat. 21 : 1-9 ; Luc 21 : 25-33 ; Mat. 11 : 2-10 ; Jean 1 : 19-28 ; Luc 2 : 1-14 ; Luc 2 : 15-20 ; Jean 1 : 1-14 ; Mat. 23 : 34-39 ; Jean 21 : 19-24 ; Luc 2 : 33-40 ; Luc 2 : 21 ; Mat. 2 : 1-12). — Ces prédications littéraires sont précédées d'une introduction de Luther intitulée « Un petit enseignement sur ce qu'il convient de chercher dans les évangiles », définissant le Christ, don de Dieu et exemple, comme le centre de l'Évangile. — Les éditeurs ont pris soin de garder les particularités du style et de la langue de Luther. L'orthographe et la ponctuation ont été corrigées ainsi que des termes devenus incompréhensibles pour le lecteur contemporain. Des explications détaillées, renvoyées à la fin du livre, donnent en outre tous les renseignements théologiques, historiques et linguistiques nécessaires à une bonne compréhension du texte.

HARTMUT LUCKE.

JEAN CALVIN : *Institution de la Religion Chrestienne*. Cinquième volume : Glossaire, tables et références, par Jean-Daniel Benoît. Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1963, 466 p.

A elle seule la publication infiniment soignée du texte de l'« Institution », en quatre tomes, telle que M. J. D. Benoît l'a conçue et réalisée, était digne de tous éloges. Se rend-on compte du labeur que représente cet effort ? Par les témoignages de Jean Crespin, l'imprimeur de 1560, et de Colladon, l'auteur de la préface latine en tête de la réédition de 1576, nous connaissons la manière dont Calvin travaillait : le manuscrit remis par lui à l'imprimeur se présentait sous la forme d'un texte ancien, déjà édité, avec quantité d'adjonctions en marge, ou sur des pages additionnelles. Les ratures ne manquaient pas. Rien d'étonnant si, dans ces conditions, l'éditeur a laissé passer diverses incorrections. Or, avec une conscience des plus exigeantes, M. Benoît s'est attaché à signaler *chacune* de ces erreurs, puis à les corriger. Et comme Calvin travaillait « avec de la colle, un pinceau et des ciseaux », afin de faire entrer dans un texte déjà publié des développements nouveaux, ne sacrifiant que rarement une phrase, ni même un simple mot imprimés antérieurement, notre collègue d'Alsace a indiqué en marge de *chaque page* de son livre la date à laquelle apparaît pour la première fois le texte figurant en regard. Cette disposition typographique, tout à fait inédite dans une édition française, permet de suivre aisément les développements successifs apportés par le réformateur à son texte primitif ; elle donne aussi la possibilité de saisir sur le vif l'évolution d'un ouvrage qui fut l'œuvre d'une vie. — Il y a plus : M. Benoît, qui a réédité le texte de 1560, y a ajouté *toutes* les variantes des six éditions françaises parues de 1541 à 1557 ; en sorte qu'il n'y a pas un seul *mot* des sept textes successifs qui ne se retrouve dans son travail. — Enfin, le « bénédictin de Strasbourg » a vérifié *toutes* les citations d'auteurs, très nombreuses dans l'édition de 1560, ainsi que les multiples renvois à des textes bibliques. Il les a corrigés quand besoin était, et avant de rétablir la référence exacte, il a poussé le scrupule jusqu'à indiquer l'erreur commise par Calvin. — Pouvait-on rêver davantage encore ? M. Benoît l'a pensé. Dans un cinquième volume, il a tenu à nous donner non seulement la table générale des matières (de l'édition de 1560), une nomenclature des différents chapitres des éditions antérieures et une table de toutes les références aux diverses éditions ; mais encore une table des noms propres et des auteurs cités, ainsi qu'une table des citations bibliques (dressées par son collègue R. Peter) ; de plus, une table analytique des sujets traités, conçue de façon nouvelle, particulièrement heureuse, semble-t-il, et d'une grande richesse (263 pages) ; enfin un glossaire (de

70 pages) concernant non la seule « Institution », mais l'ensemble de l'œuvre de Calvin. Pour n'être pas exhaustive, cette dernière partie, à elle seule, rendra des services infiniment précieux : elle embrasse un ensemble de termes, de tournures archaïques bien plus considérable que tout ce dont on disposait jusqu'aujourd'hui. *Finis coronat opus*. — Travail remarquable, couronnant une carrière théologique bien remplie, et à laquelle, nous en sommes convaincu, la retraite — irrévocable — ne saurait mettre un terme.

EDMOND GRIN.

ANDRÉ BIÉLER : *L'homme et la femme dans la morale calviniste*.

La doctrine réformée sur l'amour, le mariage, le célibat, le divorce, l'adultère et la prostitution, considérée dans son cadre historique. Préface de Madeleine Barot. Genève, Labor et Fides, 1963, 160 p.

On a dit de cette solide étude qu'elle constitue une « libération ». C'est vrai en ce sens qu'elle remet au point bien des choses, qu'elle innocent le réformateur de Genève de reproches non fondés, délivrant par là nombre de ses admirateurs et disciples de complexes paralysants. Calvin, a-t-on répété, avant tout un moraliste préoccupé de réformer les mœurs. M. Biéler montre de façon limpide que la Réforme du XVI<sup>e</sup> siècle fut spécifiquement religieuse, et que l'éthique morale, conjugale et familiale de Calvin dépend étroitement de sa théologie. — La polémique a présenté le grand lutteur comme un despote, imposant à la population de la Rome protestante une morale sombre, austère, réprimant tous les plaisirs de la chair. Et M. Biéler, appuyé sur des déclarations nombreuses et d'une magnifique franchise, dresse devant nos yeux un Calvin strictement biblique et qui ne considère aucunement la vie sexuelle entre époux comme une réalité honteuse en elle-même : le mariage, avec toutes les exigences qu'il comporte, la condition naturelle de l'homme et de la femme, parce que « lieu d'accomplissement » de la personne humaine ; en dehors du mariage « l'homme n'est que demi-homme, et la femme semblablement ». — Quant aux fameuses lois somptuaires, tant reprochées au réformateur, M. Biéler ne peut pas y voir un produit spécifique du moralisme calviniste. Cela pour plusieurs raisons (exposées fort clairement p. 138 s.) dont nous ne relevons que deux : Calvin lui-même les jugeait inefficaces, et leur dessein manifeste de maintenir les discriminations sociales est totalement étranger à son esprit. — L'ouvrage s'achève par quelques pages fort bienvenues, trop brèves à notre sens, dans lesquelles l'auteur met en lumière ce qui constitue l'originalité frappante de l'éthique calvinienne.

EDMOND GRIN.

ETIENNE-MARIE LAJEUNIE : *Saint François de Sales et l'esprit salésien*. Paris, Editions du Seuil, 1962, 192 p. et nombreuses illustrations. Collection « Maîtres spirituels ».

François de Sales occupe, dans l'histoire de la spiritualité française, une place d'importance capitale. Au lendemain des guerres de religion, il apparaît, sur le seuil du XVII<sup>e</sup> siècle, comme un maître qui va donner une vigoureuse impulsion à la vie catholique en France. Son génie synthétique a recueilli et filtré les courants variés d'un réveil mystique dont la Réforme elle-même est une manifestation essentielle. — On relira avec plaisir l'histoire de cette vie qui commence en 1567 au château de Thorens, non loin de Genève, se poursuit dès l'âge de raison aux collèges de La Roche, d'Annecy, puis chez les jésuites

de Paris. « En dix ans, il apprit les belles-lettres, le latin à fond, le grec et l'hébreu, les arts de noblesse, l'équitation, l'escrime qui commençait à faire fureur, la danse, la philosophie d'Aristote, les débuts de la théologie. » En théologie, l'exemple de Calvin l'incita à se servir de la langue française, mais l'humanisme dont il était imprégné l'éloigna du pessimisme de saint Augustin. De sa 21<sup>e</sup> à sa 25<sup>e</sup> année, il poursuivit de solides études à Padoue. Il en revint docteur en droit mais bien résolu, malgré les ambitions de son père, à se consacrer à l'Eglise. Le voici missionnaire s'acharnant à reconquérir le Chablais sur la Réforme. Puis à Paris, quelques mois seulement suffirent à lui donner un rôle de chef de file au centre d'un étonnant renouveau spirituel, alors qu'il va devenir évêque de Genève. Dès lors, tout en s'acquittant des multiples charges de son épiscopat dans son diocèse savoyard, il joue un rôle de premier plan dans la vie religieuse française. Ses admirables lettres de direction aboutissent en 1610, à la publication de son *Introduction à la vie dévote*, dont le prodigieux succès indique à quel point ce livre répondait aux besoins d'une époque avide d'un christianisme mieux adapté que le médiéval aux diverses conditions humaines. Un mysticisme plus subtil s'épanouira dans l'ordre des religieuses de la Visitation, ces filles spirituelles de François de Sales, pour lesquelles il écrira son second chef-d'œuvre, le *Traité de l'Amour de Dieu*, et qui recueilleront plus tard pieusement ses fameux *Entretiens spirituels*. — En exposant la pensée théologique de François de Sales, M. Lajeunie s'efforce de montrer quelle valeur elle peut avoir pour des esprits du XX<sup>e</sup> siècle ; il fait des rapprochements avec la pensée d'un Bergson, d'un Sartre, d'un Camus. Les familiers de l'évêque de Genève trouveront peut-être que le parfum du XVII<sup>e</sup> siècle et de l'humanisme dévot manque un peu à ces pages trop abstraites, de même que les symboles familiers et la présence de Madame de Chantal. (Voyez une *étude psychologique sur François de Sales* dans cette *Revue*, avril-septembre 1928.) — On s'accordera néanmoins à reconnaître la haute qualité de ce livre petit quant au volume mais d'une singulière densité et admirablement illustré d'images et de portraits de l'époque.

VICTOR BARONI.

PAUL COCHOIS : *Bérulle et l'Ecole française*. Paris, Editions du Seuil, 1963, 190 p. Collection « Maîtres spirituels ».

L'importance de Bérulle dans l'histoire de la spiritualité catholique a été fortement mise en lumière par Henri Bremond dans un volume désormais célèbre de sa grande *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. Le petit volume très dense et très richement illustré que Paul Cochois consacre à Bérulle (1575-1629) et à l'Ecole française n'est pas un simple résumé à l'usage du grand public. C'est une œuvre forte, originale, qui puise aux sources d'une doctrine chrétienne imprégnée de platonisme, dont la tendance philosophique aboutira à Malebranche. L'Oratoire français fondé par Bérulle — compagnie de prêtres qui ne prononcent pas de vœux monastiques — est beaucoup plus intellectualiste que l'Oratoire romain fondé par Philippe Néri, « patron des humoristes ». Les vérités essentielles de l'Evangile s'y trouvent cependant, jaillissant d'un foyer mystique dans lequel Madame Acarie, cousine de Bérulle, exerça au début du XVII<sup>e</sup> siècle une influence profonde. Ce foyer était alimenté à la fois par la mystique abstraite du Nord et par la mystique affective espagnole de sainte Thérèse d'Avila. Tributaire dans sa jeunesse de ses maîtres jésuites, Bérulle s'en sépara de plus en plus, opérant en face de leur humanisme dévot

une sorte de révolution spirituelle comparable à la révolution copernicienne. En jargon théologique, l'anthropocentrisme des humanistes fait place au théocentrisme et au christocentrisme. Dans son ouvrage principal *Les Grands de Jésus*, il développe, en un style très abstrait et par des arguments très spéculatifs, sa doctrine du Verbe Incarné. Sa conception de Dieu intervenant dans la vie concrète, aboutit à une idée du sacerdoce dans laquelle la dignité surnaturelle du prêtre est fortement mise en lumière. « Ainsi se réalise, dit-il, comme une merveilleuse assumption de notre personne par le Christ, afin que nous opérions les merveilles du Christ... Nous ne devons agir que par l'Esprit de Jésus. » Les prêtres de l'Oratoire, spirituellement voisins de l'abbé de Saint-Cyran et de Port-Royal, disparurent au XVIII<sup>e</sup> siècle avec la spiritualité déclinante et resurgirent au XIX<sup>e</sup> siècle avec un Père Gratry. Leur rôle gagnera sans doute en importance dans un catholicisme qui s'ouvre aujourd'hui aux souffles régénérateurs.

VICTOR BARONI.

ALEXANDRE VINET : *Moralistes des seizième et dix-septième siècles. Préface d'Henri Perrochon*. Lausanne, Payot, 1962, 380 p.

D'un cours de littérature sur les moralistes français, professé par Vinet à Bâle en 1832-34, E. Rambert disait qu'il pouvait être considéré « comme la souche de tous les autres ». Cela suffirait à assurer toute son importance à ce livre dont la plus grande partie reprend les notes de ce cours. Certaines des études publiées ici sont de premier ordre, par exemple les pages consacrées à Montaigne et à La Bruyère. Vinet ne s'arrête pas seulement aux grands écrivains : à côté d'un Rabelais, d'un La Rochefoucauld ou d'un Bossuet, il s'intéresse à des étoiles de moindre grandeur : Charron, Bodin ou Saint-Evremond. Car ce n'est pas la valeur ou la grandeur littéraires qui lui importent, même s'il y est sensible et les analyse admirablement, ses pages sur Bourdaloue en témoignent. Ce qu'il veut, c'est « examiner principalement les idées morales, spéculatives ou pratiques, exprimées ou propagées par la littérature » (p. 5). Cette optique est fondamentale chez Vinet, et lorsqu'il écrit : « Tout écrit littéraire est, à mes yeux, un écrit de morale, en ce sens qu'il témoigne d'un état particulier de la société » (p. 5), il définit très exactement toute son œuvre critique et souligne en même temps ce qui en fait la force et l'unité, mais aussi les limites et les insuffisances, car une telle vue néglige une composante essentielle de l'œuvre littéraire : son style, son art. De nombreuses digressions morales coupent les analyses critiques et sont souvent d'un grand intérêt. Elles contribuent beaucoup à faire de ces textes si riches et si importants pour la connaissance de Vinet, une « apologie indirecte de la morale chrétienne », comme il le disait lui-même.

YVES BRIDEL.

HANS KÜNG : *Rechtfertigung*. Die Lehre Karl Barths und eine katholische Besinnung. Einsiedeln, Johannes Verlag, 1957, 304 p.

Le professeur catholique Hans Küng s'est fait connaître ces dernières années spécialement par ses écrits concernant le II<sup>e</sup> Concile du Vatican. Mais ses préoccupations œcuméniques sont antérieures à la convocation par Jean XXIII d'un nouveau concile, comme le prouve ce volume paru en 1957 déjà. L'auteur s'y montre en effet désireux de surmonter une polémique stérile et plusieurs fois séculaire entre protestants et catholiques sur le thème capital de la justification ;

il y révèle aussi une volonté manifeste d'effectuer un dépassement par rapport à la simple description des antagonismes, en engageant un véritable dialogue avec une autorité protestante. — La première partie de l'ouvrage est consacrée à la présentation de la doctrine de la justification qui se dégage de la « Kirchliche Dogmatik » de K. Barth ; elle dénote un souci d'objectivité remarquable. La deuxième partie est intitulée « Versuch einer katholischen Antwort ». Selon Küng, la doctrine barthienne de la justification s'accorde dans les grandes lignes avec la doctrine catholique romaine bien comprise, et c'est ce que n'a pas su voir Barth. — On peut légitimement se demander si l'interprétation donnée par Küng de la doctrine catholique romaine de la justification s'impose à tout lecteur du Denzinger ou des actes du Concile de Trente, et si elle n'a pas été influencée par le dialogue (antérieur à son ouvrage) entre protestants et catholiques, ou même par le dialogue entre Küng et Barth. Si tel est le cas, cela ne fait que prouver le caractère fructueux d'une discussion engagée aussi sereinement.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

PHILOSOPHIE  
CONTEMPO-  
RAINE

CHARLES BAUDOUIN : *L'œuvre de Jung et la psychologie complexe*.  
Paris, Payot, 1963, 394 p.

« Toute l'œuvre jungienne est un monde en devenir, un vaste et puissant *Wehen und Werden* bien germanique, comme les vagues de l'*Or du Rhin*. Que l'esprit latin ne se décourage pas devant ces chevauchements massifs et fluides à la fois. Et qu'il sache bien que l'*or* est au fond. » Ces mots de Charles Baudouin montrent à la fois la difficulté et l'utilité de la tâche que la maison d'édition Payot l'a prié d'assumer. Il s'agissait de présenter aux lecteurs français d'une manière plus systématique et plus concise une œuvre qui, au cours d'une carrière exceptionnellement longue et riche, n'a cessé de faire peau neuve et de pousser toujours plus profondément l'exploration des mystères de la destinée humaine. Jung est un chercheur, et il n'a pas attendu d'être parvenu au but pour exposer les découvertes qu'il faisait en chemin. D'où la nécessité où il s'est trouvé de rééditer certains écrits en en modifiant parfois l'essence et la portée. A vrai dire, Jung s'est attaqué à des problèmes sur lesquels aucun être humain ne pourra jamais se prononcer de façon définitive : la mentalité primitive et les archétypes de *l'inconscient collectif*, la nature et les structures de l'inconscient, et ses rapports avec le *moi* conscient, la signification psychologique et éthique de l'alchimie, astrologie et psychologie, principe de synchronicité (au delà de la causalité), psychologie et religion... Ce qui autorisait Charles Baudouin à exposer la pensée de Carl Gustav Jung, c'est sa vaste culture, indispensable pour placer les divers aspects de la pensée jungienne dans leur juste contexte ; sa profonde connaissance de la psychothérapie, telle que peut seul l'avoir un praticien, formé à l'école de Freud aussi bien qu'à celle de Jung ; ses contacts personnels avec le maître zurichois ; sa plume alerte, qui jamais ne cède ni au péché de vulgarisation ni à celui de pédantisme. On lui a reproché de n'avoir pas assez insisté sur l'importance de Nietzsche pour Jung — et, ajouterions-nous, de Silberer, l'auteur de *Probleme der Mystik und ihrer Symbolik* (1914). Mais nous préférons lui savoir gré d'avoir mis en évidence ce que Jung doit à Bergson, à Pierre Janet, à William James et au pragmatisme, à Théodore Flournoy, à Bleuler et à Freud, et au « climat d'esprit » qui vit naître la *Cathédrale engloutie* de Debussy, *Le Temple enseveli* de Maeterlinck, le *Printemps olympien* et le *Prométhée* de Spitteler, le *Zarathoustra* de Nietzsche.

CHRISTOPHE BARONI.



JEAN BRUN : *La main et l'esprit*. Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 175 p.

Tout l'ouvrage repose sur la distinction des deux termes : *prendre* et *comprendre*. Comprendre est l'acte de l'esprit, prendre est l'acte de la main : tous deux sont complémentaires. Le fond de l'ouvrage se laisse finalement réduire à une critique très vive de l'*instrumentalisme* : d'une part la main n'est pas un instrument, et l'instrument lui-même n'est jamais tel que relativement à un homme doué d'une intention ; d'autre part, la compréhension par l'esprit ne doit pas se confondre avec la manipulation d'éléments isolés par la connaissance. Le savoir *technique*, de nos jours, a privé la main de sa fonction ontologique qui est le toucher, exactement comme il prive l'esprit de ses fonctions compréhensives propres. Il s'agit donc pour l'auteur de revaloriser l'esprit humain contre son utilisation purement technique et parallèlement de revaloriser la main contre la conception purement instrumentale qu'on en peut donner. — La première partie de l'ouvrage est la plus importante, qui examine la littérature philosophique consacrée à la main. Deux périodes s'opposent : jusqu'à Kant, la main a été conçue comme un privilège de l'homme par opposition aux animaux, mais comme une infériorité de l'homme face à la nature (qui, elle, n'a pas de main : « La nature n'a évidemment ni mains ni pieds », écrit Plotin, cité p. 16). Dès Kant, les philosophies évolutionnistes font de la main l'instrument de la maîtrise par l'homme de la nature : chez Engels, écrit Jean Brun (p. 43), « l'homme a pu, dans toute l'acception du terme, *se faire* la main... l'homme est le seul vivant qui ait été capable de se prendre en main ». La différence est alors notable : « La main cesse ainsi d'être » qu'elle était chez Aristote : ce par quoi l'être de l'homme s'insère dans la Nature, pour devenir ce par quoi l'homme se détache d'une nature donnée pour élaborer une nature construite » (p. 54). Et la cause de cette différence est fortement soulignée : ce qui change, avec la perspective évolutionniste, et ce qui assure l'unité de tous les évolutionnistes, c'est cette volonté affirmée de « jeter les bases d'un *gnosticisme du temps* » (p. 56). Cette affirmation nous vaut des pages saisissantes et salutaires où sont relevés les présupposés des évolutionnistes et des philosophies « scientifiques » de notre époque, Teilhard de Chardin en tête : il faut lire les passages où Jean Brun rapproche ironiquement Teilhard de Flaubert (p. 69-70) et, très sérieusement, Teilhard et le marxisme (p. 87). Sa critique dénonce cette volonté commune et illusoire de découvrir les points alpha et oméga *dans le temps*, et dénonce cette illusion rétrospective qui voudrait « prédire le passé » exactement comme la mécanique prédit une éclipse, et comme si le savoir conférait la clé du temps.

J.-CLAUDE FIGUET.

HERVÉ ROUSSEAU : *Le dieu du mal*. Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 130 p.

Cet ouvrage, remarquable par sa clarté et son souci pédagogique, passe en revue les diverses conceptions de l'« anti-dieu » et pose les jalons d'une histoire de Satan. Aux dualismes primitifs succède l'examen du christianisme et surtout de la gnose et du manichéisme. La conclusion ordonne systématiquement les diverses solutions possibles, et montre comment le dualisme se détruit lui-même. C'est dans la notion de *liberté* qu'il faut chercher la racine du problème. Sous sa forme très brève, cet ouvrage parvient à citer de nombreux textes, souvent difficiles à trouver ailleurs ; les analyses sont nuancées et toujours très suggestives.

J.-CLAUDE FIGUET.

XAVIER TILLIETTE : *Philosophes contemporains. G. Marcel, M. Merleau-Ponty, K. Jaspers*. Paris, Desclée De Brouwer, 1962, 110 p.

A lire ces *Philosophes contemporains*, on formule le vœu que l'auteur donne suite à son intention d'inscrire Heidegger, Eric Weil, Ernst Bloch, Paul Ricœur à son tableau de chasse, comme il l'annonce dans la préface. On se persuade aussi, une fois de plus, de l'utilité des livres brefs alors que tant d'auteurs nous condamnent à d'inépuisables sommes. — En 110 pages, l'auteur dit réellement l'essentiel sur Marcel, Merleau-Ponty et Jaspers ; trouve le temps d'évoquer un souvenir personnel ; analyse, riposte, circonscrit, dans une langue toujours adéquate et alerte. Citant sans relâche, il ramène toujours à l'œuvre, qui lui importe avant tout, mais ne laisse jamais oublier qu'une œuvre existe par celui qui l'a portée et produite. — Surtout sensible dans les pages sur Merleau-Ponty, cette intelligence par sympathie donne une tonalité vive, dense et sûre à cette trilogie.

PHILIBERT SECRETAN.

HERMANN WEIN : *Sprachphilosophie der Gegenwart. Eine Einführung in die europäische und amerikanische Sprachphilosophie des 20. Jahrhunderts*. Den Haag, Martinus Nijhoff, 1963, 84 p.

Dans cette « Introduction », chaque page est d'une densité presque insupportable ; il s'agit en fait moins d'un exposé que de notes de cours très résumées. — L'idée de base revient à montrer comment convergent vers une problématique commune d'une part les philosophies anglo-saxonnes du langage et d'autre part l'évolution du concept de langage dans la conscience européenne des grammairiens et des linguistes, de Mauthner et de Saussure à Weisgerber. — Le lieu privilégié de cette convergence est situé dans l'œuvre posthume de Wittgenstein (*Philosophical Investigations*), que l'auteur analyse fort bien en montrant en quoi elle est un dépassement du *Tractatus*.

J.-CLAUDE FIGUET.